

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Pagination continue.



Vol. VII, No 6

Petit Seminaire de Chicoutimi, 25 mars 1899

**Histoire de Chicoutimi**  
**CHAPITRE IV**  
**LES POSTES**  
*(Suite)*

Le P. Laure visitait tour à tour les missions de Tadoussac, des Papinachois, du lac St-Jean, de N.-D. de Bon-Désir, des Islets de Jérémie, et les postes du Port-au-Saumon et des Escoumins; mais ses quartiers généraux, depuis 1725 surtout, sont à Chicoutimi, où il passe presque tous ses hivers jusqu'en 1737, époque de sa mort. Il dépensa donc 27 ans de sa vie dans ces missions lointaines et pénibles. Si les Montagnais avaient conservé quelques bribes des vérités religieuses qui leur avaient été enseignées par le P. de Crépieul, des vices grossiers, en particulier l'ivrognerie et la polygamie, s'étaient implantés parmi ces peuplades, et la civilisation n'y avait pas pénétré. Le bon Père eut à y souffrir aussi bien des ennuis et des privations. Cependant disons que dans plusieurs endroits il trouvait un logis infiniment plus habitable que la tente sale et enfumée où le P. de Crépieul avait tant souffert dans les premières années de son apostolat.

Quant aux relations avec les sauvages, elles étaient à peu près les mêmes; et l'évangélisation était à recommencer partout. Le P. Laure se dévoua à cette œuvre avec une grande activité. Il passait l'été à voyager sur les fleuves, les lacs,

à travers les forêts, toujours à la recherche de ses ouailles, qu'il catéchisait, baptisait, et auxquelles ils donnaient tous les secours de la religion. On a peine à le suivre dans ses courses apostoliques. En quelques mois, parfois en quelques semaines, il visite tous les postes énumérés ci-dessus, puis il reprend plus lentement la même course, séjournant plus longtemps, cette fois, à chaque endroit où il y a du bien à faire aux âmes.

Comme nous l'avons vu plus haut, c'est en 1725 que s'acheva la construction de sa maison à Chicoutimi. Désormais il y peut hiverner. Par exception, il passe l'hiver 1732-33 à Québec; il y retourne en 1735, mais, cette fois, il semble ne pas y avoir fait un long séjour.

Pendant les longs et solitaires hivers chicoutimiens d'alors, il employa ses loisirs à décorer sa chapelle et à tracer ses deux cartes géographiques, qui pendant plus d'un siècle restèrent les plus complètes et presque les seules de notre région, et fournissent encore aux chercheurs des renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs.

C'est ainsi que l'une de ces cartes, intitulée : *Carte du Domaine du Roy en Canada, dédiée en 1731 à Monseigneur le Dauphin*, et imprimée par Guyotf. à Paris, en 1732, indique, sans le tracer toutefois, le chemin de Québec au lac St-Jean, dont notre ami, M. A. Buies, révoque l'existence en doute. (A suivre.) LIVIUS.

**"La Défense"**

M. Uld. Tremblay a quitté dernièrement le journal qu'il a fondé, et si brillamment dirigé durant une année, pour aller prendre charge du *Courrier de l'Ouest*, Chicago. Bien qu'il n'ait encore à compter que vingt-trois printemps, ce jeune homme s'est acquis déjà une place distinguée parmi nos journalistes, grâce à ses talents d'écrivain, et surtout à la précoce maturité de son esprit, qui jusqu'ici lui a tenu lieu d'expérience. Nos meilleurs souhaits accompagnent, dans son lointain séjour, notre ancien élève.

M. Philippe Masson, le nouveau directeur-propriétaire de la *Défense*, est déjà connu de nos lecteurs. Nous tenons pourtant à leur faire lire, traduit en français, le bel éloge qu'a fait de lui la *Review* (de St-Louis, Missouri), en son numéro du 14 mars.

"...M. Masson est l'un de ces hommes qui aimeraient mieux travailler en pauvres journaliers dans les rues, que de sacrifier un seul iota de ce qu'ils regardent comme leur devoir. Son ardent amour pour la vérité et la justice, et son inflexible fidélité à ses convictions ne lui ont valu—ainsi vont les choses de ce monde—que peu de gloire et moins encore de richesse; mais nous ne l'en estimons que davantage. Nous souhaitons qu'il puisse faire de la *Défense* un journal conforme à l'idéal élevé qu'il conçoit du journalisme catholique, et qu'il atteigne enfin la pleine mesure du succès et de la prospérité qu'il mérite à un si haut degré.

"Il ne faut pas glorifier les hommes de leur vivant, et nos lecteurs savent que nous ne le faisons que rarement. Mais nous pensons que, dans le cas de Philippe Masson, il y a lieu de se permettre une exception. De tels hommes ont besoin d'être encouragés; et l'on doit apprendre au peuple qu'il contracte à leur égard une dette qu'il ne pourra plus leur payer quand la mort aura brisé leur plume pour toujours.

"Bien des fois nous avons regretté que Masson ne soit pas maître de l'anglais comme il l'est de la langue française. Une douzaine d'hommes, de principes aussi sûrs et de sincérité également rigoureuse, feraient plus pour anéantir le libéralisme dans nos Etats-Unis que tout ce que nous pouvons imaginer."

Un pareil témoignage, signé par Arthur Preuss, c'est un certificat de grande valeur.

## L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

J.-F. DUCHESNE,  
Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,  
Séminaire de Chicoutimi,  
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 25 mars 1899

## CYRANO DE BERGERAC

COMÉDIE HÉROÏQUE

PAR EDMOND ROSTAND

N. B. Dans l'appréciation de la pièce suivante, il m'a été impossible de ne pas dire un mot de l'intrigue, sans quoi j'eusse été obscur. J'espère que les lecteurs délicats ne s'en offenseront pas. D'un autre côté, *Cyrano de Bergerac* étant un événement littéraire, et un ouvrage d'ailleurs convenable, il était difficile à l'*Oiseau-Mouche* de n'en pas parler avec quelque détail. On excusera donc l'amour, puisque ces messieurs, qui font des pièces comiques, même intelligentes, ne peuvent s'en passer.

Cette pièce a été représentée tous les jours à Paris depuis le 28 décembre 1897 jusqu'à ces derniers temps. On dit que c'est le plus grand succès dramatique du siècle avec *Hernani*, qu'il dépasse. L'ouvrage imprimé a eu au delà de 150 éditions, et a été traduit dans toutes les langues.

C'est un drame en cinq actes et en vers. Le héros (c'en est un) n'est pas un personnage fictif. Accommodé au théâtre par un homme de talent, il a vécu de 1620 à 1655. Sa jeunesse fut dissipée. Grand batailleur, brave à la guerre, il dut quitter le service après avoir été blessé, et embrassa la carrière des lettres. On le faisait passer pour athée ; il était au moins esprit fort. Charles Nodier l'appelle un fou de génie, Théophile Gautier, un grotesque, et Boileau, un burlesque. Il paraît qu'il fut avant tout fantaisiste. La nature l'avait gratifié d'un nez hors de toutes proportions, et qui lui attira beaucoup de désagréments. D'humeur gaie et caustique, il n'était pas en peine pour

se venger des quolibets qu'on faisait pleuvoir sur lui. Il eut de l'invention, de la hardiesse, une verve redoutée.

Cyrano de Bergerac mourut néanmoins chagrin et misanthrope, plus ou moins victime de l'injustice de ses contemporains. Il n'a pas été réhabilité.

Il écrivit une tragédie, *Agrippine*, une comédie de pair avec Molière, le *Pédant joué*, un *Voyage dans la lune*, où il tombe au Canada, à Québec même, une *Histoire comique des états et empires du soleil*. Plusieurs écrivains célèbres semblent lui avoir fait des emprunts : Fontenelle, dans les *Mondes*, Voltaire, dans *Micromégas*, Swift, dans *Gulliver*. On a encore de lui des *Lettres satiriques* et des *Entretiens pointus*.

M. Rostand, avec la laideur, et le nez phénoménal, lui a donné une âme héroïque et de l'esprit à revendre : un esprit qui éclate, tantôt en saillies et en bons mots, tantôt en fusées éblouissantes, tantôt en tirades fantastiques ; qui n'est jamais pris au dépourvu ; qui s'emploie affectivement pour son ami, Christian de Neuvillette, lequel aime une précieuse, Roxane, mais n'est pas capable de lui dire autre chose, bêtement, là, que : je vous aime, ce dont une femme savante ne saurait se contenter. Or il se trouve que lui, Cyrano, aime aussi, mais éperdument, ladite Roxane, qui est sa cousine. Mais il n'ose faire une déclaration, à cause de son nez, qui rend la chose invraisemblable. Et c'est ici qu'éclate son grand cœur. Il conçoit le généreux dessein de se sacrifier pour Christian. Celui-ci est beau et stupide ; Cyrano est laid et a de "l'éloquence" : "Faisons, dit-il, à nous deux, un héros de roman." "Je serai ton esprit, tu seras ma beauté." Et voilà le marché conclu. Et Bergerac entreprend de servir de truchement à son ami. Il lui écrit ses lettres, ses billets doux, dans le style usité au pays de Tendre. Il lui arrive même d'en rédiger pour son compte, toujours au nom de Christian, quoique à son insu. Et Roxane de tomber dans des pâmoisons devant ce langage incomparable.

Cyrano soutient son rôle jusqu'à la fin, rôle de brasseur incorrigible et d'amoureux sacrifié. In-

sensible à tout, excepté à l'honneur... et aux plaisanteries faites sur son nez, sur quoi il est intraitable. "Eussiez-vous, dit-il à Valvert, assez d'esprit pour les faire, ces plaisanteries,

Que vous n'en eussiez pas articulé le quart De la moitié du commencement d'une, car Je me les seïs moi-même, avec assez de ver-

[ve,

Mais je ne permets pas qu'un autre me les [serve.

Une faconde endiablée, la terreur des sots et des méchants, une épée, qui lui chatouille le mollet à propos de rien, et bon comme un héros. Il donne tout son argent, et n'a qu'un habit en détresse. Son estomac crie la faim, et il gourmande les petits soldats qui n'ont pas mangé depuis plusieurs jours. Il mouille de pleurs les lettres qu'il écrit pour un autre, et mourrait de honte si on le savait. Quand, dans les derniers temps, il crève de misère, le suprême déshonneur pour lui serait de mendier un sou. La tête trouée d'une pièce de bois qu'un lâche d'une fenêtre lui a laissé choir dessus, il se traîne pour venir mourir auprès de Roxane, retirée dans un couvent après la mort de son mari. Après avoir, comme si de rien n'était, et selon une habitude de quinze années, appris à sa platonique amie les nouvelles de la semaine, il ajoute, sans plus :

Et samedi, vingt-six, une heure avant dîner, Monsieur de Bergerac est mort assassiné.

Si sa mort était chrétienne, elle serait admirable. Il est infiniment regrettable que cette héroïsme si simple, si vrai, si humain, ne soit cependant qu'humain. En face de la mort, Cyrano prend une attitude digne d'elle et digne de lui, qui fut ferrailleur, et ferrailleur sera. "Il l'attendra debout, et l'épée à la main !" "Je crois, dit-il, qu'elle regarde..."

Qu'elle ose regarder mon nez, cette camarade !

Et le voilà qui fend l'air de sa flamberge nue. Dans son délire, il porte des coups terribles aux Compromis, aux Préjugés, aux Lâchetés, à la Sottise. Son dernier mot est : "Il y a

Quelque chose que sans un pli, sans une ta-

[che

J'emporte malgré vous, (Lâchetés, etc.)

et c'est...

ROXANE

C'est ?

CYRANO

Mon panache.

Si l'on excepte la rupture de l'unité au cinquième acte, il y a assez de régularité dans cette pièce. Les actes et les scènes se suivent et s'enchaînent naturellement. Le premier acte figure une représentation bruyante à l'hôtel de Bourgogne, en 1640, représentation manquée grâce à l'impertinence de Cyrano, qui surgit tout à coup du parterre, et, d'une voix de stentor, appuyée de menaces terribles et comiques, force l'un des principaux acteurs, Montfleury, à déloger de la scène. Cris et fureur de la foule. Rien n'y fait. Cyrano tient tête à l'orage, et Montfleury s'évanouit sous les huées et les sifflets. Pourquoi un tel acharnement à "débarrasser le théâtre de cette fluxion" (c'était un gros homme)? Oh! rien, un regard furtif jeté par l'acteur dans une certaine direction du parterre... Et ici se noue l'action. Cyrano confie à Le Bret qu'il voudrait bien être aimée de Roxane, et lui demande

*quelle espérance*

Pourrait bien lui laisser cette protubérance!

Le Bret l'assure qu'il s'est couvert de gloire à ses yeux à l'hôtel de Bourgogne. Une entrevue est ménagée pour le deuxième acte, à la rôtisserie des poètes, chez le pâtissier Ragueneau. A laquelle entrevue Cyrano découvre, hélas! que ce n'est pas lui que Roxane porte dans son cœur, mais Christian de Neuville. C'est alors qu'il prend le parti qu'on a vu. Au troisième acte, on assiste au "mariage" de Christian et de Roxane. Le quatrième nous transporte au siège d'Arras, où nous retrouvons nos personnages, dont la plupart servent en qualité de cadets à la Compagnie des gardes. Dès le premier engagement, Christian tombe frappé à mort. Ce serait le dénouement si Christian était le personnage principal de la pièce. Mais il n'en était que le visage: Cyrano en est l'âme. Nous avons vu sa fin, qui fait l'objet du cinquième acte, lequel n'arrive que quinze ans après les quatre autres. Tous les cinq contiennent des scènes caractéristiques, très gaies pour la plupart,

quelques-unes touchantes, l'une ou l'autre ébouriffante d'esprit et de verve. Notons la sortie de Montfleury, la description du nez de Cyrano par lui-même (c'est le point culminant de sa maîtrise), la scène des poètes à l'hôtel Ragueneau, celle du balcon, le récit du voyage de Cyrano à travers les astres, improvisé pour empêcher le comte de Guiche d'entrer à l'hôtel de Roxane, enfin la mort de Cyrano, qui peut justifier à elle seule le nom de comédie héroïque donnée à la pièce.

Les personnages secondaires sont assez bien marqués et suivis. L'indécision et l'effacement de Neuville et l'effacement de Bergerac, ce qui ne l'empêche pas de montrer du courage à Arras et d'y mourir, comme un étourdi, tout le premier. Roxane, malgré son afféterie, a de la noblesse et de la grandeur d'âme. La fidélité qu'elle garde à Christian après sa mort tranche si fort sur l'ordinaire en pareil cas qu'elle est digne d'admiration. Et que dire de son arrivée soudaine au camp des cadets, après avoir traversé sans encombre les lignes ennemies? Elle vient "pour le service du Roi," le "roi de son cœur," son mari! Elle veut voir le combat, malgré les supplications et les ordres, "parce que c'est amusant!" Quelle délicate pensée d'avoir empli son carrosse de pâtés, de truffes, de vins fins, etc., et, qui plus est, de s'être fait suivre du précieux Ragueneau! En voilà un qui est accueilli avec enthousiasme. Ce petit homme n'a pas son pareil pour cuisiner toute espèce de bonnes choses. Mais il a le malheur de faire des vers, ce qui est cause que sa rôtisserie regorge sans cesse de poètes affamés, qui lui font la cour et lui escamote ses pains d'épice et ses tartelettes. Délicieux, le Ragueneau! Le comte de Guiche, qui est un personnage historique, joue dans la pièce un rôle assez insignifiant.

Le style de cette comédie est remarquable. Il a du naturel, de l'abondance, et une très forte originalité. La langue que parle M. Rostand a, certes, ses licences, et est bien, çà et là, un peu délurée. Ce n'est pas celle de Molière, ni de Regnard, ni même de Beaumarchais et de Le Sage. Elle gar-

de cependant des allures correctes et bien françaises encore. La mesure est prise en considération. Il y a maints tours ingénieux et neufs, des rencontres, des effets de rime absolument imprévus. Il y en a de drôlatiques. Verve gauloise, facilité, mise en scène, entente de l'action, intérêt toujours croissant, dialogue vif et soutenu: tels sont les éléments qui entrent pour la plus grande part dans le talent de l'auteur de *Cyrano*. Ce talent est considérable, et a enpoigné les Français d'aujourd'hui. Depuis longtemps plongés dans le terre à terre, ce franc comique mêlé d'idées chevaleresques les a réveillés de leur torpeur et a excité chez eux un rire enthousiaste. Ils se sont reconnus dans cette gaieté et ces sentiments de la France d'autrefois. Ils ont applaudi à outrance, et ont fait un auteur heureux. M. Rostand est, pour le moment, dans le nimbe de Victor Hugo. Y restera-t-il?

Quant à la moralité de la pièce, elle ne vaut, ma foi, pas grand'chose, si on l'envisage au point de vue chrétien. Le rôle du Capucin est ridicule et accuse une déplorable ignorance de la religion, en même temps qu'une idée naïve que ces gens-là, pourtant intelligents, se font des moines. Le "mariage" de Christian et de Roxane est une farce grotesque. On a vu que Cyrano meurt en héros paten.

Cependant la noblesse de sentiments qui caractérise certains personnages et la pensée pure des grossièretés du théâtre contemporain sont de nature à élever l'âme française et à faire une sorte de bien aux générations actuelles, malades et corrompues. C'est beaucoup, maintenant, que le mal soit éliminé.

En somme, la comédie de M. Rostand est plutôt bonne et digne d'éloges.

ABNER.

## L'AMERICANISME

*(Suite)*

D'ailleurs, pourquoi déprécier ainsi certaines vertus? Jugez des fruits que peut produire une telle doctrine répandue dans le peuple. Trouve-t-on, même chez les popu-

lations les mieux conservées, trop de soumission, trop d'humilité, trop de détachement, trop de surnaturel, enfin ? Il est facile de répondre.

Il peut se faire que les tenants de l'américanisme veuillent parler plus particulièrement des prêtres. Leurs missionnaires, leurs convertisseurs, ne sont pas comme ceux de l'ancien temps. On avait cru jusqu'aujourd'hui que ce ne sont pas les beaux discours, la science, ni les raisonnements persuasifs qui gagnent le plus d'âmes à Dieu, mais bien la vie sainte du prédicateur, cette onction, ce je ne sais quoi de divin qu'il met dans ses paroles et qui fait qu'elles vont droit au cœur, l'amollissent et font verser au pécheur les larmes du repentir.

L'histoire nous montre les grands apôtres, les grands missionnaires, pauvres et méprisant souverainement les choses de la terre. Eh bien ! le P. Hecker ne l'entend pas ainsi : "Les hommes, dit-il, accepteront-ils des enseignements sur les conditions du bien-être dans le monde à venir, de la part de gens qui se montrent eux-mêmes si lamentablement ignorants du bien-être dans le monde où nous sommes?"

Apparemment saint François, saint Antoine, et en général toutes les personnes qui méprisent les biens de la terre, auront une bien mince autorité en parlant aux mortels des choses célestes. Pourquoi ? Parce que ces gens n'ont pas la manie des dollars ; ils sont inhabiles à faire fructifier, à doubler un capital en peu de temps. C'est qu'ils ne savent pas jouir du confortable, qu'ils maltraitent même leur pauvre corps.—Cela dépasse les limites du vraisemblable. Peut-on contredire l'histoire avec autant d'aplomb ? Car enfin, où et quand a-t-on vu les hommes recourir aux économistes, aux millionnaires, pour s'enquérir des choses du ciel ? Ou bien le P. Hecker ne voulait pas raisonner, ou bien ses connaissances historiques étaient fort restreintes ; dans ce cas, mieux lui eût valu se taire sur ce point.

Dans son journal, le 30 juillet 1844, l'apôtre de l'américanisme écrivait : "L'homme est laissé à sa destinée propre ; la religion ne fait que la sanctifier." C'est ici que se révèle le théologien. N'est-il pas

de l'essence même du christianisme d'élever l'homme à un état surnaturel, de le préparer à une destinée infiniment au-dessus de sa fin propre ? Qu'aurait fait l'homme sans la révélation ? Il aurait atteint sa fin naturelle ; voilà tout. Mais Dieu lui parla, lui révéla tout un monde nouveau, lui donna sa grâce, et lui marqua cette fin sublime qu'on appelle vision béatifique.

Enfin partout respire, dans l'américanisme, cette tendance à détruire le surnaturel dans les âmes. Que cette doctrine se répande, et nous aurons bientôt un peuple pédant et orgueilleux comme les Américains, matérialiste et mercantile comme les nations protestantes, et rebelle à toute autorité religieuse.

Tels ont été les fruits de la réforme protestante, tels seront aussi ceux de l'américanisme, puisque comme elle il étouffe l'étincelle de la grâce dans les âmes, et qu'il mine sourdement l'autorité de l'Église par un trop grand amour pour la liberté. C'est ce que nous allons bientôt voir.

## II

Les américanistes ont un culte tout particulier pour leur chère liberté. Écoutons plutôt un de ses plus fervents adeptes : "Il y a, dans l'histoire, des époques où l'Église a fortement comprimé l'activité individuelle. Aujourd'hui, plus n'est besoin de cette compression. Chaque soldat peut s'élaner à la bataille, suivant l'impulsion de cet esprit de vérité qui souffle en lui."

N'est-ce pas qu'il aime la liberté ?

Le soldat du Christ n'a pas besoin de compression, c'est-à-dire, d'autorité qui le refrène, lui trace une ligne de conduite bien déterminée. Non, paraît-il, l'esprit de vérité qui souffle en lui supplée à tout cela. Il n'est pourtant pas nécessaire d'avoir fait une longue étude de l'être humain, pour s'apercevoir qu'il est extrêmement faillible et qu'un frein lui est absolument nécessaire pour le maintenir dans la droite voie. Alors l'impulsion du pauvre soldat court grand risque de ne pas toujours être celle de la vérité. Si par malheur il se sent poussé à combattre pour l'erreur, . . . on ne doit pas le comprimer. Autrefois

c'était bon, aujourd'hui, liberté !

Le même orateur, dans une oraison funèbre, donne ce conseil aux Cubains :

"Tracez vous-mêmes le plan de votre avenir civil et religieux. Les plis du drapeau américain couvrent la liberté religieuse la plus absolue, et le fait que ce drapeau a flotté sur Cuba est une garantie que cette île sera libre dans sa religion." Or, la religion adoptée par la constitution de Cuba, sous les Espagnols, était le catholicisme. D'où il ressort que, suivant l'auteur des paroles citées plus haut, les Cubains y gagneront en adoptant une constitution indifférente à toute religion, qui regarde d'un œil égal la vérité et l'erreur. C'est pour le moins parler librement. (A suivre.) Cl.

## EPILOGUE

Cet abbé \*\*\*, vous pensiez, n'est-ce pas ? que c'était un abbé ? Je le pensais aussi. Eh bien, ce n'est pas un abbé. C'est un simple artiste-peintre, de Montréal, qui plaideait—par des mots—*pro domo*. On peut croire que le Directeur de la *Revue canadienne* n'a pas prêté les mains à ce truc naïf de son collaborateur. En tous cas, il ne manquait plus que cela pour achever la confusion de M. l'abbé \*\*\*.

ABNER.

## AU SEMINAIRE

—Nos amateurs de hockey sont tout fiers d'une seconde victoire remportée, le 16 mars, sur le club "Victoria," de la ville. Ils se préparent maintenant à lutter avec le club "Chicoutimi".

—L'un de nos reporters a découvert que les élèves des hautes classes se disposent, sans en rien dire, à donner une grande soirée le 12 avril prochain, à l'occasion de la fête de M. le Supérieur. Le public y serait convié. Il y aurait à l'affiche : *Guillaume Tell*, du poète allemand Schiller, la plus tragique—paraît-il—de toutes les tragédies que l'on ait jouées à Chicoutimi (ce qui n'est pas peu dire).—On assure, de plus, que ce sera une traduction française que nos acteurs interpréteront. Cela ne devra fâcher personne.

## Courrier des Collèges

—Un bien pénible accident a désolé nos confrères du collège de Sainte-Anne. Un jeune élève, Donatien Gagnon, s'est tué, le 3 mars, en glissant dans une glissoire abandonnée depuis quelque temps par la communauté.

—Nos lointains amis du collège de Saint-Boniface, Manitoba, devaient célébrer, lundi dernier, par une brillante soirée littéraire et musicale, la fête de leur archevêque S. G. Mgr Langevin.

Les communautés du Grand et du Petit Séminaire ont assisté, mardi, au service chanté à la Cathédrale pour le repos de l'âme de feu Mme P.-A. Guay, qui a légué la somme de \$100 pour la construction de la chapelle du Séminaire.

Jeudi matin, à la chapelle du Séminaire, a été célébré un service solennel pour la même bienfaitrice. La famille de la défunte et plusieurs amis y assistaient.